

Faut-il souhaiter la fin du travail ?

Pourquoi cette question ?

- **La négativité du travail : il paraît aller de soi que le travail est de l'ordre de la contrainte, de la nécessité, alors, cela ne serait-il pas le « rêve » si nous n'avions plus à travailler ?**

Parce que le mot « travail » rime avec fatigue, effort, pénible, etc. Et s'oppose à plaisir, vacances, loisir, jeu, etc. Qui ne s'est plaint d'avoir à aller au travail ? « Il faut que j'aille travailler » : le travail est de l'ordre de la contrainte, il faut travailler, pour survivre, pour nourrir sa famille, mais aussi, justement, pour pouvoir s'offrir des moments de plaisir, des vacances, etc. Ainsi cherche-t-on à se débarrasser du travail comme d'une tâche pénible, que l'on accomplit faute de mieux. Cf. les 35 h00..

- **Les difficultés de cette thèse : travail et vie sociale**

Pourtant, dans nos sociétés, le chômeur est dévalorisé, le rmiste aussi. Que leur manque-t-il en effet ? La reconnaissance sociale. Le regard porté sur la société par le chômeur montre bien que si les gens estiment nécessaire de travailler, ce n'est pas seulement pour gagner de l'argent mais aussi pour avoir une **vie sociale**, pour être intégré dans la société, pour faire partie, c'est assez significatif, des gens « actifs ». Cf. phrases souvent entendues : « Je ne supporterais pas de ne rien faire de la journée » ! « J'ai besoin d'aller au travail afin de... rencontrer des gens, être actif dans le monde, sortir de la maison, etc. (bref : avoir une vie sociale »).

- **Par conséquent, le problème est celui de savoir s'il faut vraiment souhaiter la fin du travail (si cela était possible).**

Le travail ne serait-il pas, plus qu'une nécessité vitale, la condition même de notre humanité ? Car il faut reconnaître que l'homme est un « animal politique », comme le disait si bien Aristote ! Ne perdrait-on pas par là, dès lors, notre humanité ? Le problème, cependant, de cette thèse est que l'on estime alors que la seule « activité » capable de nous humaniser est le « travail ». Ne se réalise-t-on que dans le travail ? (Entendant par là une activité pénible, laborieuse, rémunérée socialement, et la plupart du temps source de richesses, non pas seulement individuelles, mais aussi économiques).

Bref : le travail, une nécessité vitale et économique seulement ? Ou bien la condition de notre humanité ?

I- **Le travail : ce par quoi on devient un homme ? (Marx, Hegel)**

Le concept général de travail est valorisé : le travail, dans son acception générale, désigne la transformation de la nature, qui est une humanisation de cette nature, un éveil de la conscience, donc, une humanisation de l'homme également.

1) Marx : le propre de l'homme, c'est le travail

Marx, Le Capital(1867), traduction de j. Roy, Éd. Sociales, 1950

Le travail est de prime abord un **acte qui se passe entre l'homme et la nature**. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de **s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie**. **En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent.**

Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit, préexiste idéalement dans l'imagination du

travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement **un changement de forme dans les matières naturelles; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience**, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté.

- **Marx distingue le travail de la nature (acte qui se passe entre la nature et l'homme)...**

Le travail est une activité de transformation de ce qui est donné/naturel. Une humanisation de la nature.

Attention, précisons tout de même qu'une transformation de ce qui est donné n'est un travail que si c'est effectué en vue de la satisfaction d'un besoin ou d'une exigence quelconque.

Ainsi, casser quelque chose pour le plaisir, c'est bien faire subir à cette chose une transformation, mais ce n'est pas travailler ; par contre, faire un exercice de math ou une dissertation de philo, qui sont des activités « intellectuelles », c'est bien travailler, car on élabore quelque chose qui n'est pas donné à partir d'éléments qui, eux, sont donnés, et ce, en vue d'obtenir un résultat.

- **... puis de l'activité de l'animal**

Ce qui fait que l'animal ne peut être dit "travailler", c'est qu'il ne réalise pas dans la matière une idée préconçue, le résultat n'est pas le fruit d'une activité de pensée. Ce que l'araignée ou l'abeille font, et ce, de manière plus parfaite que l'homme, relève de l'instinct, alors que ce que l'homme a fait relève de l'esprit. (L'animal n'est pas conscient de ce qu'il fait).

- Ajoutons que le travail supposant l'activité de l'esprit, il humanise l'homme car plus on travaille plus on développe son esprit.

2) Hegel : la dialectique du maître et de l'esclave : le travail est réalisation de notre humanité (réalisation au sens d'avènement)

C'est ce sur quoi insiste Hegel dans la dialectique du maître et de l'esclave, où il a pour but de montrer comment l'animal devient homme. Le travail est ce par quoi on parvient à dépasser la nature et donc à se faire homme.

A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Éd. Gallimard, 1947, p. 29, Commentaire de la dialectique du maître et de l'esclave par Hegel.

Le Maître force l'Esclave à travailler. Et en travaillant, l'Esclave devient maître de la Nature. Or; il n'est devenu l'Esclave du Maître que parce que - au prime abord - il était esclave de la Nature, en se solidarissant avec elle et en se subordonnant à ses lois par l'acceptation de l'instinct de conservation. En devenant par le travail maître de la Nature, l'Esclave se libère donc de sa propre nature, de son propre instinct qui le liait à la Nature et qui faisait de lui l'Esclave du Maître. En libérant l'Esclave de la Nature, le travail le libère donc aussi de lui-même, de sa nature d'Esclave: il le libère du Maître. Dans le Monde naturel, donné, brut, l'Esclave est esclave du Maître. Dans le Monde technique, transformé par son travail, il règne ou, du moins, régnera un jour en Maître absolu. Et cette Maîtrise qui naît du travail, de la transformation progressive du Monde donné et de l'homme donné dans ce Monde, sera tout autre chose que la Maîtrise «immédiate» du Maître. L'avenir et l'Histoire appartiennent donc non pas au Maître guerrier, qui ou bien meurt ou bien se maintient indéfiniment dans l'identité avec soi-même, mais à l'Esclave travailleur. Celui-ci, en transformant le Monde donné par son travail, transcende le donné et ce qui est déterminé en lui-même par ce donné; il se dépasse donc, en dépassant aussi le Maître qui est lié au donné qu'il laisse - ne travaillant pas - intact. Si l'angoisse de la mort incarnée pour l'Esclave dans la personne du Maître guerrier est la condition *sine qua non* du progrès historique, c'est uniquement le travail de l'Esclave qui le réalise et le parfait.

Voici la thèse de Hegel : l'homme lui-même est le résultat de son propre travail, car, en travaillant, il transforme la nature et, par là, se transforme lui-même. C'est par le travail que l'homme acquiert un attribut éminemment humain : la conscience. Celui qui ne travaille pas, et qui se croit plus libre que celui qui travaille (le « maître »), qui a une vie de loisir (sous-entendu = d'oisiveté) reste trop proche de la nature, car il ne fait rien pour se distinguer d'elle, il n'y pense même pas, puisque, passant son temps à jouir de lui-même, il ne sait même pas que la nature est problème. L'esclave, lui, se rend bien compte que la nature lui résiste, et lutte

contre elle. Au bout du compte, il va s'en distinguer. Le travail n'est donc pas abêtissant et déshumanisant, parce qu'il ne s'oppose pas à ce qui est le plus proprement humain : l'intellect.

3) Bien sûr, tout travail n'est pas pour autant humanisant !

K. Marx, Manuscrits de 1844, traduction de M. Rubel, Bibliothèque de la Pléiade, Éd. Gallimard, 1968, pp. 58-59.

L'ouvrier s'appauvrit d'autant plus qu'il produit plus de richesse, que sa production croît en puissance et en volume. L'ouvrier devient une marchandise. Plus le monde des choses augmente en valeur, plus le monde des hommes se *dévalorise*; l'un est en raison directe de l'autre. Le travail ne produit pas seulement des marchandises; il se produit lui-même et produit l'ouvrier comme une *marchandise* dans la mesure même où il produit des marchandises en général. Cela revient à dire que le produit du travail vient s'opposer au travail comme *un être étranger*, comme une *puissance indépendante* du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, matérialisé dans un objet, il est la *transformation du travail en objet*, matérialisation du travail. La réalisation du travail est sa matérialisation. Dans les conditions de l'économie politique, cette réalisation du travail apparaît comme la *déperdition* de l'ouvrier, la matérialisation comme perte et servitude matérielles, l'appropriation comme aliénation, comme *dépouillement*.

Toutes ces conséquences découlent d'un seul fait: l'ouvrier se trouve devant le produit de son travail dans le même rapport qu'avec un objet *étranger*. Cela posé, il est évident que plus l'ouvrier se dépense dans son travail, plus le monde étranger, le monde des objets qu'il crée en face de lui devient puissant, et que plus il s'appauvrit lui-même, plus son monde intérieur devient pauvre, moins il possède en propre. C'est exactement comme dans la religion. Plus l'homme place en Dieu, moins il conserve en lui-même. L'ouvrier met sa vie dans l'objet, et voilà qu'elle ne lui appartient plus, elle est à l'objet. Plus cette activité est grande, plus l'ouvrier est sans objet. Il n'est pas ce qu'est le produit de son travail. Plus son produit est important, moins il est lui-même. La *dépossession* de l'ouvrier au profit de son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et qu'il devient une puissance autonome face à lui. La vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère.

a) Le travail tel qu'il existe dans la société capitaliste n'aliène¹-t-il pas le sujet de ce travail, l'ouvrier ?

Réponse : le travail moderne, selon Marx, est lié à l'émergence du capitalisme, à son époque il s'agit avant tout du travail à la chaîne, de la division du travail (cf. le taylorisme); or, cette forme de travail est aliénante, au sens où elle dépossède l'homme de lui-même, et a pour conséquence qu'il ne s'appartient plus. En effet :

- d'abord, l'ouvrier qui travaille à la chaîne ne se reconnaît pas dans ce qu'il fait (si tant est qu'il a fait quelque chose : il n'a pas fait quelque chose, mais un bout de chose) ;
- la chose lui est complètement extérieure, il ne peut se reconnaître ni s'épanouir dans son travail, qui n'en est pas un ; il « travaille » seulement pour subsister
- lorsque la vente d'un produit entre sur le marché des échanges, il échappe à son propre producteur, il devient marchandise (il obéit à des lois étrangères à celle de sa propre création : les lois impersonnelles du marché). Conséquence : le produit de son travail échappe à l'homme qui produit, et les rapports entre les hommes se métamorphosent en rapport entre des choses. Nous nous considérons en effet nous-mêmes, mais aussi les autres, comme « capital ».
- ensuite, l'ouvrier n'est qu'une marchandise pour son patron ; en tout cas, il vend sa force de travail (marchandise) contre de l'argent (le salaire), afin d'acheter des marchandises (nourriture, chaussures, livres, voyages, etc.) dont il fera usage pour produire sa vie ; et quelqu'un d'autre que lui va en tirer profit (on dit que cette force de travail possède une **valeur d'échange**²); donc, au bout du compte, on

¹ aliéner : être étranger à ; soi-même ou au résultat de son travail , ne plus s'appartenir ; ne plus être libre

² Aristote est le premier à en avoir parlé, dans Les Politiques I, 8-9. Thème de ces chapitres : la « chrématistique », art d'acquérir des richesses. Pour lui, tout objet que l'on possède, a deux usages. Exemple : une chaussure a deux usages : l'un consiste à la porter, l'autre à en faire un objet d'échange (I, 9, 1257a5). Cette distinction est devenue fondamentale en économie, sous le nom de « valeur d'échange » et « valeur d'usage » des objets-distinction qui suppose, bien entendu, une division du travail. Pour que la chaussure ait en effet une valeur d'échange, il faut qu'un cordonnier, qui n'a pas produit de pain, aille l'échanger chez le boulanger contre un pain. Il s'agit donc d'exprimer combien de chaussures vaut un pain ou inversement. Ce qui est résolu par l'intermédiaire de l'argent Il sert à comparer la valeur d'une chaussure avec la valeur du pain (Éthique à Nicomaque, I, V, 8). Pour Aristote, tant que l'échange est gouverné par le besoin d'une chose acquise en vue de son usage propre, cet échange est naturel, et l'art d'acquérir est louable. Tout se complique quand on veut acquérir des chaussures, non pour les porter, mais pour les revendre à meilleur prix. Car l'échange, ici, ne vise plus la satisfaction des besoins, mais l'accumulation du signe conventionnel qu'est l'argent. Aristote classe le prêt à intérêt et le travail salarié, qui respectivement échangent de l'argent et de la peine pour de l'argent, dans les activités dignes et contre-nature. Le salarié perd sa vie à la gagner !! Dans le Livre I du Capital, Marx reprend cet argument à son compte.

peut dire qu'il se vend lui-même, et qu'il est considéré comme une marchandise (voire même qu'il se considère lui-même comme une marchandise !).

b) Or, cela revient à dire que cette forme moderne du travail déshumanise l'homme

On peut se référer, pour le montrer à l'impératif catégorique de Kant : l'homme est une fin en soi, on ne doit jamais le traiter comme une chose qui peut s'échanger contre une autre ; c'est la pire manière de déshumaniser un homme. Ainsi Marx définit-il le système capitaliste comme étant « le système d'exploitation de l'homme par l'homme »³.

Conséquence : il faut donc appeler à la fin du travail, pas en général bien sûr, cf. 1, mais du travail capitaliste ! (On peut dire que pour Marx, le travail capitaliste est la négation même du travail : on est loin ici de l'épanouissement de l'homme puisqu'il s'agit de la valorisation du seul capital)

Pour M., on peut se réapproprier les bienfaits du travail en le délivrant des griffes du capital. Une fois le travail capitaliste disparu, l'homme ressentira de nouveau son désir de créer et produire librement. Dans une telle société, les technologies remplaceront l'homme en ses tâches les plus déshumanisantes et permettront de parler de société des loisirs. En effet, le travail manuel et intellectuel seront réconciliés, puisque les tâches sociales seront équitablement partagées entre tous, permettant le plein épanouissement. Pas de maximisation des profits mais satisfaction des besoins humains.

Transition : et si le travail ne servait justement qu'à cela : satisfaire nos besoins vitaux ?

II- Ne confondons-nous pas, quand nous valorisons le travail à ce point, travail et technique ? (Arendt)

C'est la thèse de H. Arendt dans la Condition de l'homme moderne. On travaille pour survivre. On est loin ici des réponses contemporaines, du genre : on travaille pour être riche, pour être reconnu socialement, pour être intégré dans la société. Et surtout, de la réponse philosophique : pour être un homme digne de ce nom ! Le travail a à voir avec la nature, pas avec la société, et nous renvoie donc à notre côté naturel, animal.

H. Arendt s'inspire d'un célèbre mythe : celui de Prométhée, qui nous relate l'origine de la technique mais aussi du travail. La technique sera le moyen trouvé par l'homme pour pallier à la condition laborieuse de l'homme.

A- Le travail, une simple conservation de la vie ? Une nécessité dont on aimerait se passer ?

1) Le mythe de Prométhée

Platon, Protagoras, 320c-321c, Folio 1967, Trad.E.Chambry, Le mythe de Prométhée

Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à leur création fut venu, les dieux les façonnèrent dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre. Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Epiméthée de les pourvoir et d'attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Epiméthée demanda à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. "Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner".

Sa demande accordée, il fit le partage, et, en le faisant, il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force; il donna des armes à ceux-ci, les refusa à ceux-là, mais il imagina pour eux d'autres moyens de conservation; car à ceux d'entre eux qu'ils logeaient dans un corps de petite taille, il donna des ailes pour fuir ou un refuge souterrain; pour ceux qui avaient l'avantage d'une grande taille, leur grandeur suffit à les conserver, et il appliqua ce procédé de compensation à tous les animaux. Ces mesures de précaution étaient destinées à prévenir la disparition des races. Mais quand il leur eut fourni **les moyens d'échapper à une destruction mutuelle**, il voulut les aider à **supporter les saisons** de Zeus; il imagina pour cela de les revêtir de poils épais et de peaux serrées, suffisantes pour les garantir du froid, capables aussi de les protéger contre la chaleur et destinées enfin à servir, pour le temps du sommeil, de couvertures naturelles, propres à chacun d'eux; il leur donna en outre comme chaussures, soit des sabots de corne, soit des peaux calleuses et dépourvues de sang; ensuite il

³ Solution proposée par Marx : le communisme, qui se veut la suppression de la valeur d'échange des choses ; il s'agira de produire enfin des chaussures pour les porter et non plus pour en tirer de l'argent. Cf. Manuscrits de 1844, p.33.

leur fournit des aliments variés suivant les espèces, et aux uns l'herbe du sol, aux autres les fruits des arbres, aux autres des racines; à quelques-uns mêmes, il donna d'autres animaux à manger; mais il limita leur fécondité et multiplia celle de leurs victimes, pour assurer le salut de la race.

Cependant Epiméthée, qui n'était pas très réfléchi, avait, sans y prendre garde, dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage; il voit les animaux bien

pourvus, mais **l'homme nu**, sans chaussures, ni couvertures, ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour **donner à l'homme le moyen de se conserver**, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu; car, sans le feu, la connaissance des arts et était impossible et inutile; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre à conserver sa vie (...).

Ce que raconte le mythe : Le mythe raconte que deux dieux, nommés Epiméthée et Prométhée, avaient eu pour tâche de doter toutes les espèces d'attributs nécessaires à leur survie. Or, arrivé à la fin, il resta à Epiméthée, qui avait tout voulu faire seul, l'homme; or, il avait déjà donné tous les attributs dont il disposait. L'homme était donc initialement nu, sans armes, sans couvertures, alors que l'animal, lui, était doté naturellement de tout ce qu'il lui fallait pour satisfaire tous ses besoins (instinct, griffes, poils, etc.). Pour que l'homme puisse survivre, Prométhée, le deuxième dieu, vola le feu aux dieux. Par la suite, du feu naquirent les **techniques**⁴, par lesquelles l'homme compensa son inadaptation au milieu. Ainsi, Prométhée, en offrant aux hommes le feu, et les techniques, leur offrit le travail, puisque les techniques ne valent que dans le cadre du travail. Si l'homme travaille, c'est parce que nous ne pouvons nous procurer ce dont nous avons besoin pour vivre qu'en le fabriquant. Par le travail, l'homme adapte la nature à ses besoins, la transforme, agit sur elle, etc.

Signification du mythe : La nature n'est pas immédiatement adaptée aux besoins de l'homme. Il faut donc la transformer pour l'adapter à nos besoins, il faut la rendre « consommable », « habitable », etc. Il faut que je travaille la matière première pour construire des lits, des tables, des chaises, des maisons, des vêtements, pour que les aliments soient comestibles, etc. Nous travaillons donc parce que la nature est pour nous un milieu hostile. C'est une nécessité naturelle. Qui renvoie à la sphère de notre existence ayant à voir avec les besoins, l'utile.

NB : idée proche de celle que l'on trouve dans la Bible :

- le travail est ici envisagé comme un châtement, celui de Zeus, que Prométhée a trompé ; cf. la **Bible** : « *tu travailleras à la sueur de ton front !* »...
- mais, paradoxalement, il est bien le propre de l'homme ! (le signe de son imperfection native, due au fait qu'il n'est pas suffisamment naturel ???)

Transition : en tout cas, tout se passe donc comme si la réalisation de soi ne pouvait avoir lieu qu'en dehors du travail, une fois que nos besoins sont satisfaits. Si on a loué le travail, c'est qu'on l'a confondu avec la technique, qui seule est la véritable transformation/ humanisation de la nature

2) H. Arendt, La condition de l'homme moderne, I, 1 et 2 (texte distribué)

C'est la thèse de H. Arendt. Qui est-elle ?

Etudes, rencontres, héritages philosophiques	Faits marquants de sa vie	Œuvres majeures
1924 : études de philo, théologie, et philosophie classique suit les cours d'Heidegger dont elle devient la maîtresse, puis les cours	Séjour à Paris ; organise émigration enfants juifs vers Palestine ; visite les kibboutz, et critique le nationalisme juif	1951 : Les origines du totalitarisme 1958 : Condition de l'homme moderne

⁴ En général, la technique désigne : a) un procédé transmissible destiné à produire certains résultats jugés utiles par ceux qui l'emploient =savoir-faire; b) par suite, un moyen destiné à produire une fin= outils, machines. Distinction (aristotélicienne) utile : a) action proprement dite = praxis = ne produit pas une œuvre ou un objet distincts de l'agent ; b) production = poiésis = fin différente d'elle-même = pas accomplie librement et pour elle-même. C'est à cause de ce dernier caractère qu'elle est dépréciée (par rapport à une activité qui ne vaut qu'en vue d'elle-même).

<p>de Husserl et Jaspers ; point commun de ces philosophes : sont existentialistes et phénoménologues (philo de la liberté radicale de l'homme, réflexion sur le sens de l'existence, etc.) ; cela va marquer le fond de sa pensée ainsi que sa méthode</p> <p>1963-67 : professeur de philosophie politique à Berkeley (Chicago)</p>	<p>1940 : internée à Gurs (après la rafle du Vel d'Hiv)</p> <p>1941 : exil à New York ; devient éditorialiste à Aufbau (revue juive allemande) ; appelle à la création d'une armée juive</p> <p>1961 : envoyée spéciale à Jérusalem pour le procès Eichmann ; critique l'attitude des conseils Juifs pendant la guerre</p>	<p>1963 : Eichmann à Jérusalem</p> <p>1967 : Essais sur la révolution</p> <p>1970 : La vie de l'esprit</p> <p>1972 : La crise de la culture</p> <p>1973 : Du mensonge à la violence</p>
---	--	--

Philosophe politique ? une différence toutefois avec la philosophie politique : on ne pense pas pour penser, mais pour agir, pour essayer de défaire ce qui a été fait. Personnalité politiquement engagée

H. Arendt, *La condition de l'homme moderne, I : La vita activa et la condition humaine*

§1 Je propose le terme de *vita activa* pour désigner trois activités humaines fondamentales : le travail, l'œuvre, l'action. Elles sont fondamentales parce que chacune d'elles correspond aux conditions de base dans lesquelles la vie sur terre est donnée à l'homme.

§2 **Le travail** est l'activité qui correspond au processus biologique du corps humain, dont la croissance spontanée, le métabolisme et naturellement la corruption sont liés aux productions élémentaires dont le travail nourrit ce processus vital. La condition humaine du travail est la **vita** elle-même.

§3 **L'œuvre** est l'activité qui correspond à la non-naturalité de l'existence humaine, qui n'est pas incrustée dans l'espace et dont la mortalité n'est pas compensée par l'éternel retour cyclique de l'espèce. L'œuvre fournit un monde artificiel d'objets, nettement différent de tout milieu naturel.

§4 **L'action**, la seule activité qui mette directement en rapport les hommes, sans l'intermédiaire des objets ni de la matière, correspond à la condition humaine de la **pluralité**, au fait que ce sont des hommes et non pas l'homme, qui vivent sur terre et habitent le monde. Si tous les aspects de la condition humaine ont de quelque façon rapport à la **politique**, cette pluralité est spécifiquement la condition –non seulement la *condition sine qua non*, mais encore la *condition per quam*– de toute vie politique. C'est ainsi que la langue des Romains, qui furent sans doute le peuple le plus politique que l'on connaisse, employait comme synonymes les mots « vivre » et « être parmi les hommes » ou « mourir » et « cesser d'être parmi les hommes ». Mais sous sa forme la plus élémentaire, la condition humaine de l'action est déjà implicite dans la Genèse (« Il les créa mâle et femelle) si l'on admet que ce récit de la création est en principe distinct de celui qui présente Dieu comme ayant d'abord créé l'homme (Adam) seul, la multitude des humains devenant le résultat de la multiplication. L'action serait un luxe superflu, une intervention capricieuse dans les lois générales du comportement, si les hommes étaient les répétitions reproductibles à l'infini d'un seul et unique modèle, si leur nature ou essence était toujours la même, aussi prévisible que l'essence ou la nature d'un objet quelconque. La pluralité est la condition de l'action humaine, parce que nous sommes tous pareils, c'est-à-dire humains, sans que jamais personne soit identique à aucun autre homme ayant vécu, vivant ou encore à naître.

§5 Ces trois activités et leurs conditions correspondantes sont intimement liées à la condition la plus générale de l'existence humaine : la vie et la mort, la natalité et la mortalité. Le travail n'assure pas seulement la survie l'individu mais aussi celle de l'espèce. L'œuvre et ses produits –le décor humain– confèrent une certaine permanence, une durée à la futilité de la vie mortelle et au caractère fugace du temps humain. L'action, dans la mesure où elle se consacre à fonder et maintenir des organismes politiques, crée la condition du souvenir, c'est-à-dire l'Histoire. Le travail et l'œuvre, de même que l'action, s'enracinent aussi dans la natalité dans la mesure où ils ont pour tâche de procurer et sauvegarder le monde à l'intention de ceux qu'ils doivent prévoir, avec qui ils doivent compter : le flot constant des nouveaux venus qui naissent au monde étrangers. Toutefois, c'est l'action qui est le plus intimement liée à la condition humaine de natalité ; le commencement inhérent à la naissance ne peut se faire sentir dans le monde que parce que le nouveau venu possède la faculté d'entreprendre du neuf, c'est-à-dire d'agir. En ce sens d'initiative un élément d'action, et donc de natalité, est inhérent à toutes les activités humaines. De plus, l'action étant l'activité politique par excellence, la natalité, par opposition à la mortalité, est sans doute la catégorie centrale de la pensée politique, par opposition à la pensée métaphysique.

• **Les trois modalités de l'existence selon Arendt (§§ 1 à 4)**

Modes de l'agir de l'homme : invariants structurels, traits permanents, de l'existence humaine. Ces modalités constituent un cadre pour nos activités.

- **3 modalités fondamentales, accompagnées d'une condition correspondante (« la condition humaine de ») - §§ 1 à 4**

	Travail Homo laborans	Œuvre (technique et art) Homo faber	Action (agir et parler, histoire)
Définition générale	<p>Activité qui correspond au processus biologique du corps humain = naturalité de l'homme</p> <p>Processus corporels qui ont pour fonction d'assurer la survie de l'individu et de l'espèce : métabolisme⁵, procréation, croissance. Perpétuation et reproduction de la vie</p>	<p>Non naturalité de l'existence humaine ; fournit un monde artificiel d'objets</p> <p>Activité de fabrication et de création. L'œuvre produit des objets qui perdurent et qui sont la marque de l'artifice humain. L'œuvre installe un domaine de choses, d'objets fabriqués et d'outils qui se tiennent au-delà de la sphère biologique des besoins, et lui résistent. Ce domaine, situé au-delà de la sphère privée, est appelé le « monde⁶ ». Dimension non naturelle, non animale, de l'existence humaine.</p>	<p>Entrer en relation avec les autres hommes autrement que par des objets fabriqués.</p> <p>Exister avec et pour les autres nécessite la révélation de l'individu aux yeux de tous. Pour cela, il faut parler, et agir aux yeux de tous.</p>
Condition humaine du/de	<p>la vie et le « hors monde »</p> <p>le travailleur absorbé dans son activité est hors du monde, il n'a aucun rapport aux autres hommes⁷</p>	<p>l'appartenance au monde (s'oppose à la terre, à la nature, mais tend à remplacer nature dans ce qu'elle a de cyclique et/ou régulier)</p> <p>instaure un espace qui relie les hommes les uns aux autres ; mais les hommes sont en relation les uns avec les autres <u>par l'intermédiaire</u> des objets fabriqués, échangés sur un marché</p>	<p>la pluralité (ensemble des autres hommes ; hommes qui sont des êtres singuliers, à la fois semblables et différents et donc pas interchangeables)⁸</p> <p>Seule activité qui mette directement en rapport les hommes (espace, non plus du marché mais public, commun</p>

On va du plus naturel vers le moins naturel, du moins durable au plus durable (cf. § suivant), et à l'instauration d'un monde humain (monde de l'homme, et monde commun, qui a la capacité de les relier par le fait de subsister).

La technique et l'art sont les conditions par quoi un monde humain vient à être, et ce monde humain tend à durer. Et à faire communauté. Cette communauté est d'abord marchande puis vraiment humaine, dans l'action. Qu'est-ce qui fait que l'action est l'activité la plus humaine et la plus humanisante ? C'est qu'elle met les hommes en rapport les uns avec les autres sans médiation. Elle les met en rapport les uns avec les autres, point.

⁵ Cf. Marx : le travail est « le métabolisme entre l'homme et la nature » : processus dans lequel le matériau de la nature est adapté par un changement de forme aux besoins de l'homme, de sorte que « le travail s'est incorporé à son sujet ». Pour lui, travail et consommation ne sont que deux stades du cycle perpétuel de la vie biologique. Pour Marx, le travailleur reproduit avant tout sa vie en produisant ses moyens de subsistance. Le produit est immédiatement incorporé, consommé, et annihilé par le processus vital du corps.

⁶ Définition p. 43 : « consiste en objets produits par des activités humaines » ; p. 92 : le monde a le pouvoir de rassembler, de relier les hommes ; p. 110 : « le monde commun vient du passé pour se transmettre aux générations futures »

⁷ cf. p. 59 : « le travail n'a pas besoin de la présence d'autrui » ; p.158 : « rien n'est plus privé que les fonctions corporelles du processus vital » ; p.160 : rien de moins privé et moins communicable que ses plaisirs et douleurs

⁸ cf. pp. 42-43

Pouvoir de montrer qui on est. Agir c'est se révéler aux autres, se montrer. La faculté la plus humaine est pour Arendt le langage...

- **Ces trois activités et leurs conditions correspondantes sont liées à la condition la plus générale de l'existence humaine : la vie et la mort, la natalité et la mortalité (§ 5)**

	Travail	L'œuvre et ses produits	L'action
	Disparition	Durabilité	Fragilité
Aspect temporel : capacité à durer	Survie de l'individu et de l'espèce Fugacité, absence de durée. Cycle production/consommation. Le travail ne laisse rien derrière lui, son résultat ayant été consommé presque aussitôt que l'effort a été dépensé.	confèrent une certaine permanence et une certaine durée au caractère fugace du temps humain Durabilité, cependant, pas infinie, car l'usage les dégrade : ils s'usent et finissent par disparaître.	Liée à la condition humaine de natalité : le nouveau venu possède la faculté d'entreprendre du neuf (d'agir) L'immortalité que recherche l'homme d'action, est un moyen de conjurer celle-ci ; grâce à l'institution du politique (rôle = faire contrepoids à notre condition d'êtres mortels) crée la condition du souvenir, c'est-à-dire l'histoire

L'action est donc, on le voit, l'activité qui prend le plus en compte le côté humain de l'homme, c'est-à-dire, sa fragilité. L'action a à voir avec la capacité d'innover, mais aussi de laisser quelque chose à la postérité.

Le langage va servir à garder le souvenir des grandes actions. Ici, on retrouve l'action au sens d'Aristote : agir c'est faire de belles choses, ou des choses non utiles (mais non utiles au sens où elles ne servent pas des buts uniquement vitaux).

B- travail et technique

C'est donc que Marx et Hegel ont confondu œuvre et travail.

1) Qu'est-ce qui peut permettre de valoriser la technique ?

a) la définition de la technique chez Aristote

Cf. sens originel du mot technique : ce que l'homme ajoute à la nature, ce qui n'est pas naturel, ce qui n'existe pas tout seul, etc. Cf. texte d'Aristote, *Physique, II, 1*

Cette distinction est neutre, il s'agit de deux sortes d'objets. Il y a les objets faits de main d'homme, et les autres, qui n'ont pas besoin de l'homme pour exister.

Technique =

- fabrication si on entend par là l'activité technique (mode de fabrication).
- ensemble des objets artificiels si on entend par là une caractéristique de certains objets.

b) La technique chez Arendt

Elle est l'humanité de l'homme, ce par quoi le monde dans lequel l'homme vit est un monde humain, un monde où la marque de l'homme est repérable. Cf. « transformation de la nature » ; le travail n'a rien en lui qui permette cela puisqu'il ne dure pas, et parce que il n'est pas capable de fonder un monde commun.

2) Arendt face aux critiques « classiques » de la technique

a) Le progrès technique, potentiellement destructeur de la nature

Mais la distinction devient très vite morale, dès qu'on se met à définir précisément le naturel, et que la technique devient de plus en plus intrusive dans la nature. L'homme, par la technique, change la nature, et la menace.

Nature = biosphère⁹. Tous les éléments naturels se tiennent, de telle sorte qu'en déplacer un, c'est obligatoirement « déranger » l'ordre existant, le détruire, le transformer, le dégrader... Que dire ici de la technique, entendue comme ensemble des objets artificiels ?

Par la technique, on insère dans la nature de nouveaux objets, qui ont, du moins, nos objets techniques à nous aujourd'hui, les propriétés de modifier la biosphère... Modifier voulant dire perturber le bel ordre naturel, ce qui déjà est mauvais en soi (mauvais au sens de nuisible à la biosphère, à la vie), mais aussi, le dégrader, et, au bout du compte, le détruire.

Ici, de « produit par l'homme », ajouté à la nature et extérieur à elle, l'artificiel se met à vouloir dire ce qui souille la nature.

b) par elle, l'homme voudrait se mesurer à la nature, ou aux dieux.

Cf. mythe de Prométhée (in Platon, *Protagoras*) : la technique fait bien peur : elle est, ici, assimilée au feu, et plus précisément, au feu des dieux (auxquels elle a été volée)...

Cf. aussi **Faust** : assimilation de la puissance humaine sur la nature à un pacte diabolique

Le technicien s'apparente donc, comme on peut le voir à travers ces grands mythes, à un apprenti-sorcier !¹⁰ L'homme rivalise, par la technique, avec la matière, mais aussi, avec la vie, c'est-à-dire avec la nature. Or, c'est dangereux, car ces forces sont plus fortes que lui, ou bien peuvent se retourner contre lui. La technique, désir de maîtrise de la nature, et de pénétrer dans ses mystères, pour pouvoir « faire » comme elle, nous échappe, de sorte que nous ne maîtrisons plus notre propre maîtrise. Cf. **Frankenstein** : la créature devient le maître de son maître

Ici, nous avons deux nouvelles déterminations de la technique :

- il s'agit de la technique **comme puissance de l'homme**¹¹
- comme désir de recréer la nature, de **rivaliser avec la nature**

Exemple de ce « pouvoir » technique : le « génie génétique » (ou les « biotechnologies ») : la génétique appliquée à l'amélioration des plantes : la découverte de l'unicité du code génétique chez les êtres vivants mène à la possibilité d'introduire chez une plante des gènes venant d'une autre espèce végétale très éloignée. Or, cela fait peur, car c'est une transgression de la barrière que constitue la reproduction sexuée et une modification des espèces : or, peut-on impunément défier la nature, allier des contraires, croiser des espèces ? Cela semble mener, encore une fois, à la destruction de nature !

Enfin, notre monde est devenu tellement complexe, que l'on ne peut savoir à l'avance quelles seront les conséquences à terme de nos actions/ inventions techniques ; elles peuvent avoir des conséquences non

⁹ La biosphère désigne l'ensemble des êtres vivants qui peuplent notre planète. Elle devient un écosystème quand on ajoute à cet ensemble des êtres vivants les éléments du milieu au sein duquel se déroulent les échanges d'énergie et de matière qui permettent et caractérisent leur fonctionnement. Enfin, on trouve, à un niveau encore supérieur, l'écosphère, qui est quant à elle l'ensemble des écosystèmes du globe, ie, la partie de la planète qui renferme l'ensemble des êtres vivants + leur environnement immédiat, dont les propriétés physico-chimiques créent les conditions favorables à la vie à la surface de la Terre.

¹⁰ Distinction magie et sorcellerie : la magie est connaissance des secrets de la nature, afin d'acquérir certains pouvoirs et d'agir sur elle ; la sorcellerie, utilisation de ces connaissances pour jeter des sorts, pour faire le bien ou pour faire la mal. La technique est proche de la magie, pas de la sorcellerie. Encore que ...

¹¹ Attention ! il ne s'agit plus alors de l'objet technique, qui était synonyme d'artefact, d'artificiel. Il s'agit de l'activité technique, d'une manière d'agir propre à l'homme et qui diffère de la manière de faire de la nature (ou encore du hasard). Cet usage du mot « technique » se rapproche alors du sens « utiliser une technique », agir techniquement. Ie : agencer (efficacement) des moyens en vue de fins qu'on veut obtenir. Mais il est quand même plus général, car il s'agit alors ici de la capacité technique de l'homme.

prévues, et surtout, non voulues (exemple : les organismes génétiquement modifiés : pourraient-ils induire une résistance aux antibiotiques ?).

c) La pensée technique : une rationalité froide, déshumanisante

Il nous faut ici explorer un aspect de la technique que nous n'avons pas encore exploré, et qui pourtant, lui est essentiel. Rappel : nous sommes passés du technique comme qualifiant un objet non naturel, à la technique comme désignant une puissance, et un certain mode d'activité. Mais qu'est-ce qu'une activité technique ? Qu'est-ce qu'agir techniquement ? **Est technique, toute activité dans laquelle nous agençons des moyens, en vue d'obtenir telle fin.** Ce qui l'intéresse, c'est l'efficacité, et les moyens.

D'où un trait qui va participer de la dénonciation de la technique : la technique ne s'intéresse pas aux fins qu'elle vise et qu'elle sert à atteindre. Que ces fins aient ou non de la valeur, cela n'intéresse pas la technique ; et de toute façon, elle ne peut y répondre, parce que ce n'est pas son problème, elle n'est pas « qualifiée pour cela ».

Exemple : les scientifiques et les techniciens qui ont inventé et fabriqué la bombe H ont agi de manière technique : ils ont agencé des moyens en vue de parvenir à la fabrication de la bombe ; ils n'avaient pas à se soucier de la valeur de la fin visée (= la bombe) ; il appartient à la philosophie ou à l'éthique (= réflexion sur les valeurs) de se prononcer sur la fin et de dire si elle est une valeur digne ou non d'être poursuivie

Bref : la technique ne pense pas, et n'est pas morale.

Conséquence : si la technique est considération des moyens, de l'efficacité, alors, tout ce qu'elle touche ne peut être que ravalé au rang de moyen. Ainsi, une civilisation (comme la nôtre) où la technique a tant d'importance, et envahit tous les domaines de la vie, ne peut qu'être une civilisation où tout est moyen, et où tout devient un prétexte d'efficacité. Cf. aujourd'hui les ouvriers à l'usine, l'homme qui n'est plus que moyen, l'argent et la consommation comme seules valeurs... La technique, alors, serait essentiellement immorale, dégradation de l'humanité (cf. Arendt pp.207-213)

3) Pour finir : la position de Arendt face à ces critiques...

Elle aussi critique la technique : mais ce n'est pas la technique en elle-même que critique Arendt, c'est l'utilisation humaine des œuvres humaines. Quand tout devient technique, ça ne va plus.

- Cf. **destruction** de la nature, inhérente à la technique : « *élément de violation, de violence, présent en toute fabrication : l'homo faber, créateur de l'artifice humain, a toujours été le destructeur de la nature* ».
- Cf. également la distinction qu'elle fait entre **outil et machine**

H. Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Presses Pocket, p. 199 (chapitre « l'œuvre »), La différence outil et machine
On ne s'était jamais demandé si l'homme était adapté ou avait besoin de s'adapter aux outils dont il se servait : autant vouloir l'adapter à ses mains. Le cas des machines est tout différent. Tandis que les outils d'artisanat à toutes les phases du processus de l'œuvre restent les serviteurs de la main, les machines exigent que le travailleur les serve et qu'il adapte le rythme naturel de son corps à leur mouvement mécanique. Cela ne veut pas dire que les hommes en tant que tels s'adaptent ou s'asservissent à leurs machines ; mais cela signifie bien que pendant toute la durée du travail à la machine le processus mécanique remplace le rythme du corps humain. L'outil le plus raffiné reste au service de la main qu'il ne peut ni guider ni remplacer. La machine la plus primitive guide le travail corporel et éventuellement le remplace tout à fait.

Conclusion : se débarrasser du fardeau qu'est le travail ?

Non : ce qui ne va pas, selon Arendt, c'est seulement sa place ! sa survalorisation ! Elle ne nous encourage nullement à paresser, à ne rien faire, mais à « faire » des activités valorisantes pour l'homme. Cela consiste pour elle à agir dans le monde. Plus bel exemple : la solidarité (les emplois jeunes).